

Conditions d'abonnement

Pour le Canada et les Etats-Unis
port compris :

UN AN 50 cents
SIX MOIS 25 cents
LE NUMÉRO 1 cent

Payable invariablement d'avance.

Le journal est vendu 8 cents la douzaine
aux agents.

On ne prend pas d'abonnement pour la
ville de Montréal.

On peut obtenir le journal, servi à domicile,
au mois, à la semaine, et au numéro des di-
vers vendeurs et porteurs de journaux.

Toute communication ou envoi d'argent
devra être adressé à E. X. LESSARD, gérant,
No 27 rue des Fortifications ou à la boîte 1751,
P. Q.

H. BERTHELOT & C^{ie}, Editeurs.



MONTREAL, 24 MAI 1890

PROSPECTUS

L'Iroquois sort aujourd'hui de la forêt pour établir un organe à Montréal. Comme peau rouge il a beaucoup de sympathies pour les Canadiens-Français particulièrement pour ceux qui ont du sang sauvage.

Encore frais émoulu des bois, ne sachant en politique et en science économique que ce qui lui a été enseigné par quelques jongleurs de sa tribu, L'Iroquois vient s'établir à Montréal justement à l'époque des grandes chasses électorales.

Il tient à s'instruire sur les questions publiques et il aura des entrevues avec nos gros bonnets. Ceux-ci sont priés d'excuser son ignorance et ses manières sauvages. L'Iroquois est un peu dur de "comprendre," c'est pourquoi on devra, en lui expliquant une situation politique, lui mettre les points sur les i et entrer dans toutes espèces de détails que l'on ne trouve pas dans les grands journaux. L'Iroquois est ignorant, il est vrai, mais il est naïf et disposé à apprendre toute la vérité. Il sera toujours de bon compte avec les blancs et il ne se fâchera jamais sans raison.

L'Iroquois se présente comme parfaitement indépendant.

Son indépendance est la condition essentielle de son existence.

S'il montre la moindre partialité pour un parti, il sera vu d'un mauvais œil par l'autre, qui cessera d'acheter son journal.

C'est pourquoi il lancera ses flèches indifféremment contre les deux partis; seulement ses flèches ne seront pas emprisonnées.

L'Iroquois vivra-t-il longtemps à Montréal? Un grand nombre diront: C'est une petite feuille fondée pour les élections. Les élections finies elle disparaîtra. C'est précisément là où on se trompe. Si L'Iroquois avait été fondé pour les besoins de la présente lutte électorale, il arborerait le drapeau du parti politique qui l'aiderait pécuniairement. S'il ne rend service à aucun parti, il ne peut compter sur aucune subvention de la part des hommes politiques.

La preuve que notre journal a l'intention de vivre et de vivre longtemps réside dans le fait qu'il a été fondé indépendant et qu'il est résolu de passer par l'épreuve la plus sévère à laquelle il est possible de soumettre un petit journal, c'est-à-dire de traverser les élections générales de Québec sans faire de compromis avec aucun parti.

Le public nous jugera après la grande lutte électorale.

L'IROQUOIS A OTTAWA

Il converse avec Sir John.

L'Iroquois avant de venir à Montréal pour y fonder son organe est allé à Ottawa où il a eu une entrevue avec Sir John A. Macdonald, ou, comme les sauvages l'appellent, le vieux To Morrow.

Voici un compte-rendu de la conversation entre l'Iroquois et le Premier Ministre.

—Vieux Visage Pâle, tu as fait la grimace en me voyant entrer dans ton bureau. Pourquoi ça?

—Tu m'as fait peur parce que tu as sur tes joues la peinture de guerre. Tu es armé comme si tu allais rencontrer tes ennemis dans le Nord-Ouest.

—Oui, grand chef blanc, les Peaux Rouges ont beaucoup d'ennemis parmi tes hommes dans le Nord-Ouest. Il y a plusieurs lunes que je fume le calumet de la paix et aujourd'hui les visages pâles à Ottawa et à Québec se conduisent si mal que j'ai résolu de sortir de ma Réserve.

Mais, mon frère, tu es dans l'erreur. Mes amis et moi, nous avons toujours fait notre possible pour rendre les sauvages heureux.

Le Visage Pâle ment. Je connais le vieux To-Morrow depuis longtemps. C'est toi qui as envoyé des soldats dans nos pays de chasse pour détruire nos wigwams.

Le gros-général Middleton et ses amis ont enlevé toutes nos belles peaux de renard, de loutre et de castor, sans nous payer, sans rien laisser en échange. Tes amis dans le Nord-Ouest, tous, des canailles, des pillards, des ennemis des Peaux-Rouges!!!

—Pourtant le gouvernement paie bien cher tous les ans pour tenir des agents pour les sauvages dans le pays des grands lacs. Ces agents doivent donner beaucoup d'argent aux tribus, pour acheter des grains, pour ensemencher les réserves.

—Tes agents sont tous des voleurs dans le Nord-Ouest. Peux-tu m'en nommer un seul qui soit honnête. Parle, Vieux Visage pâle.

—Pourtant je suis animé des meilleures intentions pour les

Peaux Rouges et les Métis des Territoires du Nord-Ouest.

—Des Métis! comment le grand chef blanc peut-il parler de son amitié pour les Métis, mes cousins, lui qui a fait pendre le pauvre Riel.

—Oh Riel! le Peau Rouge parle d'une vieille histoire!

—Il n'y a pas de vieille histoire pour le sauvage qui se souvient toujours de ce qu'on fait les Blancs. Aussi longtemps qu'un wigwam se dressera dans la plaine, aussi longtemps que le Peau-Rouge bondira dans les forêts à la piste des caribous et des orignaux, aussi longtemps que les flots rougeâtres de la Saskatchewan murmureront dans ses rapides, aussi longtemps l'Indien se rappellera des cris de douleur de ses enfants pendant l'hiver où les soldats blancs ravageaient nos villages.

—Tu es bien rancunier. Ce sont là des choses qui s'oublient, surtout après le bien que j'ai fait dans les territoires du Nord-Ouest. N'y ai-je pas établi un parlement où l'homme rouge peut entrer pour y faire ses lois.

—C'est vrai, mais tu as l'intention d'y abolir la langue que nous ont enseignée les robes noires lorsqu'elles ont visité nos tribus il y a des centaines et des centaines de lunes.

—Ceux qui t'ont dit cela, t'ont trompé, mon ami. Il y a deux mois j'ai empêché un des ennemis des Canadiens-français d'abolir leur langue dans les conseils du Nord-Ouest.

—Tu ne dis pas toute la vérité, Visage Pâle. Tu n'empêches pas à présent les Canadiens et les Métis de parler le français et de l'apprendre dans leurs écoles, mais tu te proposes de le faire dans quelque temps. Toute ma tribu sait ça.

—Mais non, mon ami. Sois tranquille, je ne toucherai pas à la langue des Français ni cette année, ni l'année prochaine. Tiens, je veux vivre en paix avec toi. Le général Middleton t'a fait du tort, eh bien, je vais le renvoyer en Angleterre. Es-tu content?

—Content, hum! hum! un peu, pas trop. Encore une autre affaire qui n'est pas du goût de l'Iroquois: Pourquoi as-tu laissé passer un bill pour les Orangistes. Dis donc, as-tu envie de souler ces maudits contre les bons Canadiens qui ont du sang sauvage. Là, mon frère s'est fourré le doigt dans l'œil. Je te reparlerai de ça bientôt. Je m'en vais. Je te surveille. Je sens ta piste à un plus de dix lieues, tu n'échapperas pas à mes flèches si tu fais du mal à mes amis. Bonjour, Visage Pâle. Je reviendrai te voir avant que la présente lune soit finie.

ENTREVUE DE

L'IROQUOIS AVEC MERCIER

L'Iroquois a eu hier une entrevue avec le premier ministre de Québec, dans les bureaux du gouvernement, rue Saint-Gabriel. La conversation a été entamée par le sauvage.

—Bonjour! grand chef des Visages Pâles, on m'a dit que ta sai-

son de grande chasse était commencée et que tu étais sur le point de le mettre en voyage, c'est pour ça que j'ai voulu te voir avant ton départ.

—Iroquois, mon ami, ce n'est pas la chasse que je commence. C'est le sentier de la guerre que je viens de prendre. Il va se livrer la semaine prochaine une grande bataille entre mes sauvages de la tribu des Castors et les bleus du chef Taillon.

—En te peignant pour la guerre tu ne t'es pas mis de rouge sur la figure. Tu n'es pas bien effrayant comme ça.

—Mes Castors n'aiment pas cette couleur-là et je suis obligé de m'en passer.

—Tu as tort, grand visage pâle, c'est avec les Peaux Rouges Purs que tu as pris tant de chevelures il y a quatre ans. Pourquoi ne pas garder leur couleur? On me dit qu'ils te tournent le dos à présent.

—Ecoute, mon brave, les Peaux Rouges purs sont de mauvais coucheurs. Ils faisaient trop de misères à mes Castors. Qu'importe je ferai la guerre sans eux et j'espère réussir en fin de compte.

—Parle-moi donc un peu, grand visage pâle. Dis ce que tu as fait pour le peuple de Québec.

—Ce que j'ai fait pour le peuple de Québec? J'ai promis de construire un pont sur le Saint-Laurent près de Québec.

—Mais le grand chef d'Ottawa, Johnny, va empêcher ça.

—Ça ne fait rien. En attendant les Québécois se laissent prendre avec de belles promesses.

—As-tu pensé aux sauvages? Qu'est-ce que tu leur donnes aujourd'hui?

—J'ai fondé l'ordre du Mérite Agricole. Tous les ans on distribuera aux sauvages et aux habitants de belles médailles et toutes espèces de serblanteries brillantes.

—Les sauvages aiment les grosses médailles qui brillent, mais ça ne les paie pas.

—Oui, tu ne comptes pas l'argent que je donne pour les courses de chevaux pour encourager l'élevage des bons animaux. J'ai augmenté la paie des petits jurés. Au lieu de recevoir cinquante centins par jour, ils ont aujourd'hui \$1.50. J'ai fait voter \$300,000 pour la construction de nouvelles prisons, j'ai augmenté les licences de 25 pour cent. J'ai contracté mon emprunt de \$3,500,000. On l'a dépensé pour payer nos dettes et on fera un autre emprunt après les élections.

—J'ai entendu dire que tu étais entouré de mauvais amis qui s'amusaient à mettre du foin dans leurs mocassins. On me parle des Langelier, Pacaud et autres qui beur-rent leurs croussetons des deux côtés. On me dit qu'ils ont fait des milliers et des milliers de piastres aux dépens du gouvernement.

—Ce sont des jaloux qui t'ont rapporté ces choses. Les Canadiens sont justement comme les sauvages; du moment qu'un de leurs compatriotes montre du talent pour les affaires, comme mon ami Pacaud, par exemple, ho! tous les autres se virent contre lui et font leur possible pour le décourager. C'est la même chose à Ottawa. Re-